

Hébreux 13/1-3

Persévérez dans l'amour fraternel. N'oubliez pas de pratiquer l'hospitalité. En effet, en la pratiquant, certains ont accueilli des anges sans le savoir. Souvenez-vous de ceux qui sont en prison, comme si vous étiez prisonniers avec eux. Souvenez-vous de ceux qui sont maltraités, puisque vous avez, vous aussi, un corps exposé à la souffrance.

Samedi dernier, 11h, rond-point du super U.

Un de nos paroissiens s'engage dans le rond-point avec son vélo un peu vite, il freine avec le frein arrière, ça glisse, il freine à l'avant et fait un joli salto avant. Vélo à terre sur la chaussée du rond-point, lui à terre sur le trottoir, plusieurs plaies ouvertes. Il finit par reprendre ses esprits, se lève et rentre comme un grand à la maison se faire soigner.

Il est 11 un samedi matin, donc un jour de grande affluence. Personne ne s'est arrêté, aucun n'a même freiné. Seul un résident du Sonnenhof passant par là, lui demande si ça va, lui indique que son menton est ouvert.

La solidarité s'est arrêtée avec le déconfinement, écrit-il sur sa page Facebook.

Je lui réponds : ce n'était pas la peine de tenter de mettre en scène la parabole du bon Samaritain. On croit Jésus sur parole quand il dit qu'ils ne sont pas nombreux à se prendre le temps de s'arrêter pour venir en aide à quelqu'un qui est à terre.

« Persévérez dans l'amour fraternel. N'oubliez pas de pratiquer l'hospitalité. », nous enseigne pourtant le texte d'aujourd'hui.

Son épouse me posait la question suivante : mais où est donc passée la solidarité que l'on a tant vantée durant le confinement ? Nombreux sont ceux qui ont applaudi les soignants le soir, mais très très peu ont accepté de garder les enfants des soignants pendant que ceux-ci étaient au travail.

Et à elle qui l'a fait (accueilli chez elle des enfants de soignants), je lui dis aujourd'hui : sans le savoir, tu as accueilli des anges.

Car le texte d'aujourd'hui tombe à pic. Ce texte nous invite, non pas à nous lamenter sur la nature humaine comme nous le faisons trop souvent, mais à réfléchir à deux thématiques présentes ici : celle de la mémoire et celle de l'hospitalité (l'hospitalité étant une forme de solidarité).

Pendant tout le temps du confinement, nous n'avons cessé d'entendre parler d'un monde d'après... « Nous tirerons toutes les conséquences de ce qui s'est passé », a dit le président Macron, « n'oublions pas les leçons de ce que nous avons vécu ». Et nombreux de répéter : « il y aura un après covid. » Notre Église a elle-même organisé un « webinaire » (un séminaire par le web) intitulé « Quelle Église après le Covid ? ».

Nous nous sommes mis à rêver... que le monde va changer.

Mais bien vite, la vie d'avant a repris son cours, reléguant les bonnes intentions dans l'obscurité de l'oubli, réanimant les fantômes du stress, des contraintes imaginaires, et préférant amplement noircir de monde les plages des côtes françaises, réanimant par la même occasion la circulation du virus, qui lui, ne nous a pas oubliés.

Qu'est-ce qui donc, en nous, fait oublier combien nous sommes interdépendants ? Que la terre ne nous appartient pas (peut-être ne nous appartenons-nous même pas à nous-mêmes ?), mais qu'elle est issue d'une parole créatrice de Dieu ? Comme l'évoque par exemple l'Épître de Pierre : « Ils veulent ignorer en effet que des cieux existèrent autrefois par la parole de Dieu, de même qu'une terre tirée de l'eau et formée au moyen de l'eau » (2 Pierre 3,5).

Le texte d'aujourd'hui nous invite donc à la mémoire, celle qui nous rend solidaires :

« Souvenez-vous de ceux qui sont en prison, comme si vous étiez prisonniers avec eux. Souvenez-vous de ceux qui sont maltraités, puisque vous avez, vous aussi, un corps exposé à la souffrance. »

Ce n'est pas se souvenir pour se souvenir. Les juifs ne commémorent pas la sortie d'Égypte juste pour le bon plaisir de se souvenir. Nous ne commémorons pas la Seconde Guerre mondiale et les horreurs nazies juste pour le bon plaisir de se souvenir. Nous nous souvenons de ceux qui ont été maltraités, torturés, jetés en prison, parce que ça pourrait arriver à chacun d'entre nous et qu'il nous faut sans cesse lutter pour que dans l'avenir ça ne se reproduise pas ; parce que nous savons que si nous oublions ça reviendra.

Un collègue écrivait : « Je crois que l'ensemble des civilisations humaines s'accorde autour de la tradition ou de la nécessité de l'hospitalité. Elle en est peut-être même le fondement ou la définition même. Et l'oubli de l'hospitalité devient alors le marqueur de la décadence d'une civilisation ou de ce qui est contraire, la barbarie. Le barbare est celui que je ne comprends pas, envers qui, de ce fait, je ne peux exercer l'hospitalité.

La civilisation, quant à elle, se fonde, par définition, sur un choix fait entre étrangers de construire ensemble, de faire chemin, maison, cité, nation, langue, culture commune. » « Pour nous construire mutuellement, nous avons besoin de la différence. »

L'hospitalité est donc le devoir de chaque citoyen dans un monde civilisé et libre. Qui sait ce qui peut naître d'une rencontre : Voyez Abraham accueillant trois étrangers sous sa tente. Ceux-ci se révéleront être des anges. C'est peut-être à ce récit que fait référence l'auteur de la lettre aux Hébreux.

L'hospitalité dit notre commune condition humaine. Elle affirme que tous nous sommes, avons été, serons, demeurerons toujours irréductiblement étrangers les uns pour d'autres, par cette formule choc de Deutéronome 24, 18 « Souviens-toi que tu as été étranger en Égypte ». Et celle d'Exode 23,9 : « Tu n'opprimeras pas l'étranger. Vous savez ce qu'éprouve l'étranger, car vous-mêmes avez été étrangers au pays d'Égypte ». Cette parole pourrait nous être adressé à nous Alsaciens, qui avons été tantôt étranger en terre rattachée à l'Allemagne et soupçonné d'être des sympathisants français, tantôt étranger en terre rattachée à la France, mais soupçonné d'être des boches.

Alors, je ne veux ni ne peux faire le reproche à aucun de ceux qui ne se sont pas arrêtés pour venir en aide à ce malheureux tombés de sa bicyclette : nul d'entre nous ne peut prétendre n'avoir jamais oublié d'être solidaire de notre prochain. Nul d'entre nous n'est parfait et ne peut ainsi prétendre vouloir jeter la première pierre. Mais notre foi en Christ, qui a été solidaire de l'humanité jusque dans sa mort et qui l'est encore par une autre manière après sa résurrection, nous empêche de ne jamais être hospitaliers.

Et pour terminer, je ne résiste pas au plaisir de partager avec vous ces quelques lignes de Victor Hugo dans son célèbre roman : les misérables. Victor Hugo y fait une des plus belles descriptions dans le récit de l'accueil de Jean Valjean par un évêque, qui pourrait avoir statut de parabole :

J'ai été dans la niche d'un chien. Le chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme, on aurait dit qu'il savait qui j'étais [...]. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. [...]. Je suis très fatigué, douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— *Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.*

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien. Un forçat. Je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport. [...] « Jean Valjean, forçat libéré, natif de... » — cela vous est égal... — « est resté dix-neuf ans au bagne. Cinq ans pour vol avec effraction. Quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux. » Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? Voulez-vous me donner à manger et à coucher ? avez-vous une écurie ?

— *Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.*

[...] L'évêque se tourna vers l'homme :

— *Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.*

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage jusqu'alors sombre et dure s'empreignit de stupéfaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou : — Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ! un forçat ! vous m'appelez monsieur ! vous ne me tutoyez pas !

...

- Monsieur le curé, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous ; vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, toucha doucement sa main :

- Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif : soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous, plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom ? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un autre que je savais. L'homme ouvrit des yeux étonnés :

- Vrai, vous saviez comment je m'appelle ?

- Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez " mon frère ".

Posons-nous donc la question : De combien d'anges nous privons-nous en oubliant l'hospitalité ?